

GÉNIE DE L'ART.

La première chose à faire, lorsqu'on se livre à l'étude d'une science ou d'un art, c'est d'en déterminer exactement l'objet et les limites. Le mot *chirurgie* veut dire *ouvrage de la main*; nous pouvons donc la définir, cette partie de la médecine qui emploie la main seule, ou armée d'instrumens, à la conservation de la santé et à la guérison des maladies. Pour nous en former une juste idée, il est nécessaire de jeter un coup d'œil général sur les diverses parties de la médecine. Qui croiroit qu'après tant de siècles, le véritable objet de la chirurgie ne soit pas même exactement déterminé?

La Médecine se compose de quatre parties principales. La première a pour objet la connoissance de l'homme sain, et porte le nom de Physiologie: elle comprend l'antropographie ou l'anatomie, qui nous fait connoître la disposition et la structure des organes, dont la physiologie, proprement dite, étudie les propriétés et les fonctions. L'Anatomie s'occupe de l'arrangement, tant extérieur qu'intérieur, des organes; elle les envisage non-seulement sous le rapport de leur situation relative, elle nous apprend non-seulement de quelle manière ils sont disposés les uns par rapport aux autres, mais encore, pénétrant dans leur intérieur

par la dissection, elle nous révèle l'arrangement des tissus qui entrent dans leur structure, et nous instruit de la manière dont ils sont disposés dans leur substance. Elle peut être à bon droit nommée *science de l'organisation*; tandis que la physiologie, proprement dite, qui s'occupe des propriétés dont sont doués, et des fonctions qu'exécutent les organes, qui considère dans l'état de vie et d'activité les parties que l'anatomiste examine dans l'état de mort et d'inertie, mérite plus particulièrement le nom de *science de l'organisme*.

L'Hygiène, ou l'art de conserver la santé, nous apprend quelle est la manière d'user des choses extérieures et de nos propres facultés pour conserver les organes et prolonger la vie (1). Elle enseigne de quelle manière nous devons nous conduire pour que les fonctions dont l'ensemble et la succession constituent la vie, s'exécutent librement, régulièrement et facilement, exercice libre, régulier et

(1) On a long-temps désigné par la dénomination peu naturelle de choses *non naturelles*, l'air, les alimens et les boissons, le sommeil et la veille, et autres objets qui font la matière de l'hygiène. A cette classification vicieuse, M. le professeur Hallé a substitué une division plus raisonnable, dans laquelle toute la matière hygiénique se trouve comprise sous les titres de *circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *gesta*, *excreta* et *percepta*. Une partie de cette classification est empruntée de la division des causes occasionnelles des maladies par les anciens, donnée par Boerhaave, dans ses *Institutions de Médecine*, §. 521. Édition de Leyde, 1708.

facile, dans lequel on fait consister l'état de santé, domaine du physiologiste.

La Pathologie est la science de l'homme malade; tous les dérangemens qu'éprouvent nos organes, soit dans leur disposition relative, soit dans leur structure intérieure, soit enfin dans les propriétés qui les animent, doivent être rangés dans son domaine, quels que soient le tissu, l'organe, le système ou l'appareil organique qui se trouve affecté, quel que soit, par conséquent, le siège de la maladie, quels que soient les causes qui l'ont produite, les symptômes qui manifestent son existence et les moyens que l'on emploie à sa curation. (*Voyez ci-après, de la Maladie.*)

La Thérapeutique est l'art de traiter les maladies; et comme le soulagement ou la guérison de nos maux, est tantôt l'effet du régime, s'obtient d'autres fois par l'emploi des médicamens, ou bien exige l'opération de la main, la thérapeutique, qui emploie séparément ou successivement, simultanément ou tour à tour ces trois genres de moyens à la curation des maladies, se divise en diététique, pharmaceutique, et chirurgicale. La chirurgie n'est donc, comme on le voit, qu'une branche de la thérapeutique.

C'est à tort qu'on a voulu donner le nom d'art de guérir à cette dernière partie de la science. En effet, il est des maladies qu'elle ne peut guérir; il en est qu'elle ne doit pas guérir, et parmi les maladies qu'elle guérit, l'honneur de la guérison ap-

CLASSIFICATION DES SCIENCES MÉDICALES.

<p style="text-align: center;">I. PHYSIOLOGIE. <i>Science de l'homme sain.</i></p>	<p style="text-align: center;">ANTROPOGRAPHIE OU ANATOMIE. <i>Science de l'organisation.</i></p> <p>Qualités extérieures et Structure des organes.</p> <p style="text-align: center;">PHYSIOLOGIE proprement dite. <i>Science de l'organisme.</i></p> <p>Propriétés et fonctions,</p>	<p style="text-align: center;">de Nutrition. de Relation. de Reproduction.</p>
<p style="text-align: center;">II. HYGIÈNE. <i>Art de conserver la santé,</i> Par l'usage bien ordonné des choses extérieures et de nos propres facultés.</p>	<p>Circumfusa. — Air. Applicata. — Vêtemens. Ingesta. — Alimens et Boissons. Gesta. — Mouvement et Repos. Sommeil et Veille. Excreta. — Excrétions retenues et évacuées. Percepta. — Passions de l'âme.</p>	
<p style="text-align: center;">III. PATHOLOGIE. <i>Science de l'homme malade.</i> Connoissance des maladies, quel que soit le tissu, le système, l'organe ou l'appareil qu'elles affectent, et soit qu'elles consistent en des . . .</p>	<p>LÉSIONS PHYSIQUES.</p> <p>LÉSIONS ORGANIQUES.</p> <p>LÉSIONS VITALES.</p>	<p>Solutions de continuité. Unions vicieuses. Déplacemens. Rétentions. Corps étrangers. Tubercules. Cancers. Polypes. Kystes. Ossifications. Sthénies. — Excitations. — Pyrexies. Asthénies. — Débilités. — Adynamies. Asphyxies. — Abolitions. — Paralysies. Ataxies. — Aberrations. — Névroses.</p>
<p style="text-align: center;">IV. THÉRAPEUTIQUE. <i>Art de traiter les maladies,</i> Par le régime, les médicamens et l'opération de la main, d'où suit la division de la thérapeutique en.</p>	<p style="text-align: center;">DIÉTÉTIQUE. <i>Moyens empruntés à l'hygiène.</i></p> <p style="text-align: center;">PHARMACEUTIQUE. <i>Remèdes fournis par la pharmacie.</i></p> <p style="text-align: center;">CHIRURGICALE. <i>Secours de la chirurgie.</i> On l'invoque dans l'insuffisance des moyens diététiques et pharmaceutiques : ses opérations ont trois buts différens, d'où suit leur division en trois classes.</p>	<p style="text-align: center;">I. Changer l'état des propriétés vitales.</p> <p style="text-align: center;">II. Remédier à un dérangement mécanique.</p> <p style="text-align: center;">III. Retrancher une partie nuisible à la conservation de tout le corps.</p>
		<p>Saignées. Sangsues. Scarifications. Ventouses. Frictions. Vésicatoires. Sétons. Cautéres. Moxa, etc. Réunions. Divisions. Réductions. Évacuations. Dilatations. Extractions. Cautérisations. Resections. Extirpations. Amputations.</p>

partient souvent à la nature. Aussi Baglivi commence-t-il son excellent livre (1) par ce bel hommage rendu à l'autocratie de la nature : « *Medicus, naturæ minister et interpres, quidquid faciat et ferat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat.* »

Le tableau ci-joint fait connoître au premier coup d'œil les parties principales de la médecine, l'objet de chacune, le rang qu'elle occupe et ses rapports. Il indique en même temps l'ordre à suivre dans leur étude successive. Pour bien entendre les préceptes relatifs à la conservation de la santé, il faut, comme on le sent bien, savoir en quoi cet état consiste. La connoissance de l'homme malade, l'art de traiter les maladies, suppose également des connoissances anatomiques et physiologiques : ce sont les véritables fondemens de la médecine.

Si l'on s'étonne de n'y point trouver plusieurs sciences que l'on est dans l'habitude de nommer médicales, il suffira d'un moment de réflexion pour se convaincre qu'elles n'existent point séparées, et rentrent par leur objet dans l'une des quatre divisions, ou qu'elles ne constituent point essentiellement l'édifice médical, et doivent être rangées au nombre de ses parties accessoires. La matière médicale est de ce genre. Ouvrez les livres qui la concernent, vous la croirez d'abord une science parasite, formée d'emprunts faits à l'his-

(1) *Praxeos medicæ.*

toire naturelle, à la botanique, à la chimie. Retranchez ces détails en quelque sorte étrangers, et vous verrez que la matière médicale n'est autre chose que cette seconde partie de la thérapeutique qui fait servir les médicamens à la guérison des maladies. Elle comprend la connoissance des médicamens préparés par la pharmacie, et surtout celle de leur action sur nos organes, selon la dose à laquelle on les administre et les circonstances où on les emploie. Elle ne diffère de la chirurgie, troisième et dernière branche de la thérapeutique, que par le genre de moyens qu'elle met en usage. Ici, ce sont des instrumens que l'œil dirige et que la main conduit; là, des agens que la main ne peut guider, et dont l'action n'est suivie que par les yeux de l'intelligence.

L'action médicameuteuse, ou pharmaceutique, diffère par ce caractère de l'opération chirurgicale; et de même que l'opérateur reçoit du coutelier l'instrument de guérison, dont il est tenu de connoître le mécanisme et le mode d'application, de même le médecin reçoit du pharmacien le médicament dont il doit connoître la composition et la manière d'agir sur les organes. On a voulu que le médecin fût initié aux opérations de la pharmacie, afin de mieux connoître la composition du médicament qu'il emploie; par la même raison qu'on a pensé qu'il conviendrait que, à l'exemple du célèbre Camper, le chirurgien fabriquât lui-même les instrumens dont il se sert, afin de les appliquer

avec plus d'habileté. Celui qui administre un médicament n'agit jamais que par l'entremise des propriétés vitales; tandis que, par ses opérations, la chirurgie se propose moins de changer le mode de ces propriétés que de remédier à un dérangement mécanique. Il est cependant, comme on le voit par le tableau, une classe tout entière d'opérations chirurgicales dont le but commun est d'influer sur les propriétés vitales, d'affoiblir, de fortifier, d'exciter, de calmer; c'est ainsi qu'agissent la saignée, les frictions, les vésicatoires, les divers topiques: par là, la matière médicale et la matière instrumentale se touchent et se confondent. Aussi, toutes ces petites opérations de la chirurgie auxiliaire ou ministrante se trouvent-elles décrites dans plusieurs traités de matière médicale; et l'usage dans certains pays, comme l'Angleterre, en confie l'exercice aux apothicaires, qu'une coutume immémoriale a partout mis en possession d'autres opérations analogues (1). Le pharmacien qui donne un clystère, pratique sûrement une opération chirurgicale, puisque, suivant l'acception

(1) Qui croiroit qu'il est encore des hommes qui se croient chirurgiens parce qu'ils font des saignées et pansent des vésicatoires? Je viens d'entendre lire un mémoire dont l'auteur, qui ne voit dans le corps humain que des parties dures et des parties molles, assure que l'art d'appliquer les sangsues est menacé d'une prochaine décadence, et veut en conséquence que l'on change l'état de la médecine en France. 10 octobre 1814.

rigoureuse, on peut la définir, toute application de la main seule, ou armée d'instrumens, au corps de l'homme, pour en conserver la santé ou guérir les maladies.

Quant aux sciences accessoires à la médecine, on peut dire que toutes les sciences naturelles ont avec elle des rapports tellement intimes, qu'il est presque aussi nécessaire à celui qui veut se livrer à son étude, d'y arriver préparé par des connoissances de physique, de chimie et de botanique, que par l'étude de la grammaire.

Nous avons vu quelle place occupe la chirurgie parmi les sciences médicales, et prouvé jusqu'à l'évidence qu'elle n'est véritablement qu'un moyen de la thérapeutique. Achéons de déterminer exactement son objet, et posons entre elle et les autres parties de la médecine des limites qui l'en distinguent sans la séparer.

On peut la définir ce qu'il y a de mécanique en médecine, ou mieux en thérapeutique : *quod in therapeiâ mechanicum*. On n'a recours à la chirurgie que dans l'insuffisance bien reconnue des moyens diététiques et pharmaceutiques. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les secours, tirés du régime et des médicamens, que l'on invoque ceux de la chirurgie : ils sont les derniers et les plus efficaces. Le fer, dit Hippocrate, guérit ce qui résiste aux médicamens ; le feu, ce que le fer ne peut détruire, et l'on doit réputer incurable tout mal qui résiste à ce dernier remède. *Quæ*

medicamenta non sanant, ferrum sanat : Quæ ferrum non sanat, ignis sanat, et quæ ignis non sanat, insanabilia. Aph. 6, sect. 8. Un individu pléthorique est menacé d'apoplexie ; un changement notable dans le régime de vivre, l'administration répétée des évacuans, éloigneroient le danger d'une manière trop lente ; il est prochain : une opération chirurgicale, la saignée peut seule le conjurer. La même opération est encore le seul remède efficace que l'on puisse opposer à l'inflammation aiguë des viscères ; la diète, les délayans, ne jouissent pas d'un effet dont la promptitude soit relative à l'urgence du danger. Un membre est frappé de gangrène, ou bien son organisation est détruite par une contusion violente : il est impossible d'employer les moyens hygiéniques et pharmaceutiques ; les propriétés vitales n'existent plus, et ces moyens n'agissent que par leur entremise. Des moyens mécaniques ou chirurgicaux peuvent seuls obtenir la réduction d'un os déplacé. La question de la supériorité de la chirurgie sur les deux autres branches de la thérapeutique, ne sauroit être décidée d'une manière générale. En effet, si les secours mécaniques ou chirurgicaux suffisent seuls à la guérison d'une luxation, d'une fracture, d'une hernie, à l'extraction d'un calcul ; si dans ces cas, aucun autre ne peut les remplacer, il est des maladies où les moyens hygiéniques suffisent seuls et sont exclusivement employés ; le scorbut par exemple. Il en est où rien ne peut

suppléer aux moyens pharmaceutiques, au kina, par exemple, dans le traitement d'une fièvre intermittente pernicieuse; au mercure, pour la guérison de la syphilis.

Tous les moyens que la chirurgie emploie sont des actions mécaniques, non-seulement en eux-mêmes, mais encore et surtout dans le but qu'on se propose lorsqu'on y a recours. Cette division est si bien fondée sur la nature des choses, qu'elle s'applique tout entière aux points où les diverses parties de la thérapeutique semblent se confondre. Ainsi un phlegmon réclame, dans son traitement, l'emploi successif des moyens diététiques, pharmaceutiques et chirurgicaux. Ces derniers ne deviennent nécessaires qu'après la terminaison de la maladie, pour vider le pus dont est plein l'abcès qui lui succède. La diète, les boissons délayantes, les topiques relâchans, dont on a couvert la tumeur, portoient leur action sur les propriétés vitales, tendoient à contenir l'inflammation dans de justes bornes, et à la conduire vers une terminaison favorable; le traitement ne devient chirurgical, qu'après la formation de l'abcès. On fait de la médecine, proprement dite, tant qu'on travaille à obtenir la résolution d'un squirrhe par le régime et les médicamens, soit internes, soit topiques. On fait de la chirurgie lorsqu'on en pratique l'extirpation. Les excitans internes ne suffiroient point pour relever les forces du profond abattement où elles se trouvent jetées par

une fièvre de mauvais caractère; la chirurgie y supplée par des excitations extérieures, qu'opère l'application de divers topiques. Elle applique le feu pour guérir un rhumatisme rebelle aux sudorifiques.

La chirurgie ne constitue donc pas une science séparée de la médecine, elle n'en est qu'un moyen, le plus puissant à la vérité et le plus efficace. Au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle regardé comme celui de la philosophie, le premier chirurgien de l'un de nos rois, Lapeyronie, proposoit à un ministre d'élever un mur d'airain entre la médecine et la chirurgie. L'on connoît la réponse pleine de sens et de gaîté, que lui fit l'homme puissant: et de quel côté mettez-vous le malade? Le vulgaire a cependant l'habitude de regarder ces deux parties d'un même art, comme essentiellement différentes. Les lois justifient cette croyance, et consacrent, en quelque sorte, cette séparation.

Nous avons vu, en jetant sur l'histoire de l'art un coup d'œil rapide, à quelle époque d'ignorance et de barbarie s'opéra la séparation de la médecine et de la chirurgie, sous le vain prétexte que l'Église abhorre le sang. Aussi, pendant les siècles écoulés depuis ce partage, voit-on, cédant à la nature des choses, plus puissante que les lois, médecins et chirurgiens, incertains sur les limites de leur domaine, empiéter réciproquement, et combattre sans relâche pour la conservation de droits chimériques.

Reconnoissons, avec Celse, que les diverses parties de la médecine ne sont pas susceptibles d'une

séparation rigoureuse ; que dans le partage qu'ont amené les préjugés religieux et la nécessité des circonstances , celui-là est le plus louable qui en embrasse une plus vaste étendue. *Atque ubi se diviserunt, eum laudo qui quamplurimum percipit.* Præfat. lib. 7. Puisque la chirurgie n'est qu'un moyen de la médecine , il ne peut donc exister de véritable différence entre le médecin proprement dit et le chirurgien , qui ne soit à l'avantage de ce dernier. En effet , il possède un moyen de plus pour travailler à la guérison des malades ; l'opération est entre ses mains le complément des ressources thérapeutiques ; il supplée , par des moyens mécaniques , à l'insuffisance du régime aidé par les médicamens ; mais par malheur , pour administrer les secours qui consistent dans l'opération de la main , il a besoin de plusieurs qualités indispensables , toujours refusées au plus grand nombre. Le chirurgien , dit Celse , doit être jeune , ou du moins peu avancé en âge ; il faut qu'il ait la main ferme , adroite et jamais tremblante ; qu'il se serve de la gauche et de la droite avec une égale dextérité ; qu'il ait la vue claire et perçante , l'âme intrépide , et qu'impitoyable lorsqu'il veut guérir celui dont il s'est chargé , il ne se hâte pas , ni ne coupe moins qu'il ne faut , mais achève son opération , comme si les plaintes du patient ne faisoient aucune impression sur lui. (1)

(1) *Esse autem chirurgus debet adolescens, aut certè*

D'autres , sans exprimer mieux les qualités essentielles au chirurgien , l'ont fait avec plus de lachisme. Qu'il soit , ont-ils dit , jeune , fort , hardi , adroit et impitoyable (1). Par cette dernière qualité , ce n'est pas l'insensibilité qu'on exige ; sans doute le chirurgien doit être accessible à la pitié , mais au moment de l'opération , ce sentiment doit se taire , et toute émotion seroit foiblesse. Cet imperturbable sang-froid , plus rare encore que l'adresse , est la qualité la plus précieuse dans la pratique de notre art. La dextérité s'acquiert par l'exercice , la fermeté de l'âme est un don de la nature. Elle l'avoit refusé à Haller , envers qui elle fut d'ailleurs si prodigue ; ce grand médecin l'avoue avec candeur. Quoique j'aie , dit-il , enseigné la chirurgie pendant dix-sept années , et que j'aie fait pratiquer sur le cadavre les opérations les plus difficiles , je n'ai jamais pu porter le tranchant du fer sur l'homme vivant , retenu par la crainte de nuire (2). Celui qu'elle en a doué , éclairé par le

adolescentiæ propior ; manu strenuâ , stabili , nec unquam intremiscente , eâque non minùs sinistrâ quàm dextrâ promptus ; acie oculorum acri , clarâque , animo intrepidus , immisericors , sic , ut sanare velit eum quem accepit , non ut clamore ejus motus , vel magis , quàm res desiderat , properet , vel minùs , quàm necesse est , secet : perinde faciat omnia , ac si nullus ex vagitibus alterius adfectus oriretur. A. C. Cels. Med. Præf. ad. lib. vii.

(1) *Sit juvenis , strenuus , audax , solers et immisericors.*

(2) *Etsi chirurgica cathedra per septem-decim annos*

flambeau de l'anatomie, entreprend, sans hésiter, les opérations les plus épineuses, et se hâtant avec lenteur, arrive au but par l'observation de tous les préceptes. C'est cette fin qu'il ne faut jamais perdre de vue, et sur laquelle on ne sauroit recueillir son attention avec trop de force, qui dérobe la connoissance des cris du malade, et le spectacle de ses douleurs.

Deux choses contribuent encore à inspirer cette confiance nécessaire au succès; d'abord la connoissance parfaite de la partie sur laquelle on opère, et de la maladie pour laquelle on pratique l'opération; puis l'habitude de son exécution sur le cadavre, lorsqu'il s'agit d'un cas où l'on se conduit d'après des règles décrites. Cependant, si j'en juge par ma propre expérience, il est difficile qu'à la première opération, la vue, peut-être même l'odeur du sang, les cris du patient, la nouveauté du spectacle, ne vous causent une émotion qui n'est pas sans quelque analogie avec celle qu'éprouve le guerrier par le tumulte d'un combat et l'aspect du carnage. Répétons, après Heister, c'est bien en chirurgie qu'on peut dire que ce n'est ni l'étude, ni la méditation, ni la dispute, qui rendent maître, mais la pratique. (1)

mihî concredita fuit, etsi etiam in cadaveribus difficillimas administrationes chirurgicas frequenter ostendi, non tamen unquam vivum hominem incidere, sustinui, nimis, ne nocerem veritus. Bibliot. chirurgica, 1775. Tome II, in-4.

(1) Institutions de Chirurgie. Introduction.

La chirurgie est seulement l'art d'opérer; hors de l'opération, et toutes les fois qu'il n'accomplit point des actions manuelles ou mécaniques, le chirurgien ne fait pas de la chirurgie. Il doit non-seulement savoir pourquoi, où, comment et quand (1) il est nécessaire d'opérer, être instruit de ce qu'il faut faire, avant, pendant et après l'opération; il doit tâcher de la rendre inutile, et n'y recourir qu'après avoir épuisé tous les remèdes plus doux. Trop de gens n'apprécient leurs succès que par le nombre de ceux qu'ils mutilent. Ce n'est que dans l'insuffisance bien constatée des moyens empruntés à l'hygiène et à la pharmacie qu'il faut recourir enfin à l'opération chirurgicale.

La chirurgie n'a jamais fait l'objet d'une profession réellement distincte et séparée, pour ceux qui ne s'arrêtent point à la surface des objets. Que faisoit la presque totalité des anciens chirurgiens? de la médecine: quatre ou cinq hommes à Paris, trente ou quarante dans toute la France, suffisoient à la pratique des grandes opérations. Et si l'on est chirurgien pour faire une saignée, on l'est aussi pour administrer un clystère et poser des sangsues; celui qui baigne ou frictionne est également chirurgien. Combien étoit vicieux l'enseignement chirurgical, même le plus parfait, celui de Desault par exemple! il formoit des opérateurs qui n'avoient presque jamais occasion d'employer

(1) *Quare, ubi, quomodo, quando.*